

Michel REDJAH

La Sultane

Scénario



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 12-04-2006

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Devant un hôpital

Une ambulance, toutes sirènes en marche et roulant à vive allure, s'engouffre dans la cour. Des infirmiers en descendent, ouvrent l'arrière, sortent un brancard avec précaution, placent le brancard sur un chariot et se mettent à courir en poussant le chariot, précédés par l'un d'entre eux qui, à toute vitesse, fait dégager les couloirs pour permettre le passage.

Le hall de l'hôpital

Des hommes et des femmes sont rassemblés, les uns portant des caméras, d'autres des micros. On ne distingue pas les conversations. C'est un véritable brouhaha. Un homme s'approche.

L'homme : Mesdames, messieurs, je suis le directeur de l'hôpital. J'ai une très mauvaise nouvelle : Malgré tout ce qui a été fait par des chirurgiens et une équipe renommée, Mme Romana n'a pu être sauvée...

L'intérieur d'une voiture

Un homme au volant. A côté de lui un passager.

Le conducteur : A quelle heure dois-tu rendre ton papier ?

Le passager : Dans deux heures... Mais je ne file que l'info. Ce n'est pas moi qui me taperai le commentaire. Parce que tu penses bien qu'on va faire gros là-dessus...

Le conducteur : Dans mon canard aussi... D'ailleurs, il paraît que l'AFP a déjà pondu deux textes... Et ce soir, toutes les télés vont en parler.

Le passager : Tu la connaissais, toi, la Sultane ?

Le conducteur : Un peu. J'ai eu un reportage à faire sur une affaire qui la concernait. J'ai aussi assisté à un de ses rendez-vous de presse. Les journalistes se précipitaient chaque fois qu'elle bougeait le petit doigt. Tu as vu à l'hôpital ? Dès qu'on a eu la nouvelle de son accident et qu'on a su qu'elle avait été transportée là, tout le monde était sur le pont. Il faut dire que

c'était une sacrée bonne femme...

Le passager : C'est vrai. Il paraît que les mecs ne pesaient pas lourd à côté d'elle, même ceux qu'elle se tapait. D'ailleurs, avant qu'elle ait trouvé son dernier en date, elle était réputée pour ne jamais coucher deux fois avec le même.

Une chambre à coucher

Edith est dans son lit. Patrick Coulon est en train de s'habiller.

Patrick : On se revoit ?

Edith : Non.

Patrick : Non ?

Edith (se levant et enfilant une robe de chambre) : Jamais deux fois avec le même.

Patrick : C'est un principe ?

Edith : A ton avis ?

Patrick : Aucune idée.

Edith : Eh bien non, ce n'en est pas un. Si je pouvais faire autrement, je le ferais, car, crois-moi, chercher chaque fois un nouveau partenaire, ce n'est pas particulièrement drôle, mais voilà...

Patrick : Voilà quoi ?

Edith : Jusqu'à maintenant, je n'ai trouvé aucun homme avec qui j'aie eu envie de recommencer.

Patrick : Tu sais pourquoi ?

Edith : Non. Et maintenant, je voudrais que tu en finisses avec ces questions.

Patrick : D'accord, puisque tu le veux. Puis-je quand même t'en poser une dernière ?

Edith : Si ça te plaît.

Patrick : Tu n'es pas prête à faire une exception ? Même pour moi ?

Edith : Non.

Patrick : Tant pis. J'ai bien aimé. Mais ce n'est apparemment pas ton cas.

Edith : Je n'ai pas dit ça.

Patrick : Qu'est-ce que tu as dit exactement ?

Edith : Que jusqu'à maintenant, je n'ai pas encore trouvé l'homme avec qui j'aie envie de faire l'amour plus d'une fois.

Patrick : Ce qui veut dire que tu n'as pas été satisfaite avec moi ?

Edith : Bien sûr que si, mais...

Patrick : Alors ?

Edith : Alors, rien.

Patrick : Oui, je vois ce que c'est...

Edith : Eh bien, garde ton opinion pour toi !

Patrick : Je vais quand même te la donner. Ecoute-moi bien, toi, Edith Romana, la Sultane, qui te prends visiblement pour une déesse ! Si tu avais ce problème avec un ou plusieurs hommes, tu pourrais toujours te dire que c'est la faute de ton partenaire. Mais là...

Edith : Tais-toi !

Patrick : Là, il te faut bien reconnaître que ça vient de toi.

Edith : Maintenant, ça suffit ! Va-t-en !

Patrick : Tu es frigide, c'est tout. Il paraît que ça se soigne...

Edith : Je vais être obligée de m'abaisser à ton niveau et je n'aime pas ça...

Patrick : Ah oui ?

Edith : Tu n'es qu'un individu aussi nul que prétentieux, la plus belle illustration de ce que la suffisance marche de pair avec l'insuffisance...

Patrick : Mais la prétentieuse ici, c'est toi ! Qu'est-ce que tu crois ? Des meufs comme toi, plus belles et qui savent baiser, j'en trouve autant que je veux et sans me fatiguer...

Edith : Vous devenez grossier, mon ami. J'aurais préféré qu'on se quitte avec plus d'élégance et ne serait-ce qu'une once de courtoisie. Mais c'est quelque chose qui semble au-dessus de vos moyens. Maintenant, partez immédiatement, ou je vous fais jeter dehors par mes serviteurs.

UNE GRANDE SALLE

Plusieurs dizaines de personnes sont rassemblées debout et un verre en main dans la salle où des buffets sont dressés à divers endroits. Des gens se saluent et échangent quelques propos. Des petits groupes se font et se défont.

Un homme (à un autre) : Alors, ces vacances ?

L'autre : Comme d'hab', au Club Med'. Des flopees de meufs, avec des beaux petits culs, mais tout dans le bas ventre, les jambes, les nénés, et rien dans le cerveau...

Une femme (qui s'était approchée) : Sacré Fred ! Toujours aussi misogyne ! T'es-tu jamais demandé ce que nous, les femmes, pouvions penser des mecs qu'on rencontre dans les clubs de vacances ?

L'homme : je sens que tu vas me balancer une petite vacherie pour te venger.

La femme : Non, je ne suis pas comme ça. Tout ce que je peux te dire, c'est que, dans ce genre d'endroit, on peut y rencontrer des mecs

intéressants et aussi des vrais connards. Idem pour les femmes. Encore faut-il être capable de faire la différence...

Un homme et une femme un peu plus loin.

L'homme : Comment va ton vieux ?

La femme : Pas si vieux que ça. Et puis l'âge a aussi ses avantages.

L'homme : Tu ne vas tout de même pas me faire le numéro de la bonne soupe qui ne pourrait se faire que dans les vieux pots ?

La femme : Pourquoi une telle vulgarité ? Moi, je te dirai tout simplement que l'âge produit des sages...

L'homme : Des sages ? Tu plaisantes ? L'âge n'a jamais produit que des vieillards, rien de plus !

Un peu plus loin, une femme et deux hommes

La femme : Vous avez des tuyaux sur la nouvelle patronne ?

L'un des hommes : Pas le moindre.

L'autre homme : Moi non plus. A part certains bruits qui courent...

La femme : Lesquels ?

L'homme : Que ce serait, comme disait Brassens, une jolie fleur dans une peau de vache. D'ailleurs son arrogance est à ce point légendaire qu'on l'appelle la Sultane.

La femme : Sans blague ? De toutes façons, nous on s'en fout. On n'est pas dans son voisinage immédiat.

L'homme : Certes, mais, où qu'on soit dans la maison, on subira tous les conséquences de ses décisions.

Un homme (juché sur une estrade et devant un micro) : Mes chers amis, si vous voulez bien me faire la grâce d'un peu de silence...

Une femme (un peu plus loin) : Qui c'est ce pépé ?

Un homme (à côté d'elle) : Vous ne le connaissez pas ? C'est le président Paillard !

La femme : Le père Paillard ? Eh ben dis donc, il a pris un coup de vieux !

Le président (après que le silence soit devenu complet) : Comme vous le savez, j'ai une communication à vous faire. Je vous promets de ne pas être long... Parfaitement, vous pouvez me croire jeune homme, vous qui arborez un sourire sceptique... Bon, venons-en au fait. Pour commencer, un petit rappel sur notre groupe, que nous avons appelé à juste titre Mondialprésent, parce qu'il se place parmi les géants de la planète, aussi bien dans l'électronique que dans la métallurgie lourde, la chimie, l'équipement automobile, l'agro-alimentaire, les travaux publics et que sais-je encore. Il s'est même introduit, et par la grande porte s'il vous plait, dans les circuits de la finance. Un conglomérat, c'est ainsi que l'on désigne une construction comme celle à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, nous tous qui sommes ici ce soir. Notre croissance et nos prises de participations, en quelques années, ont été telles que nous comptons maintenant pas moins de 240.000 collaborateurs, répartis dans 18 pays. Un empire, comme celui de Charles-Quint, sur lequel le soleil ne se couche jamais. Vous me direz que cette comparaison a été souvent employée. Je vous répondrai : c'est vrai. Mais j'ajouterai aussitôt : s'agit-il pour autant d'une simple fleur de rhétorique ? Un examen des faits, aussi superficiel soit-il, oblige à répondre non sans hésitation. Vous le savez tous : étant donné notre puissance, nos dirigeants traitent quasiment d'égal à égal avec des chefs d'Etat et non des moindres. Nous créons, dans de nombreux pays, des emplois à grande cadence. Nous sommes, dans une multitude de domaines, à la pointe de l'innovation. Nos réussites et nos coups d'éclat, vous les connaissez. La presse n'a pu faire moins que de les rapporter longuement... Mais, je parle, je parle... Trop sans doute.

Une voix dans la salle : Mais non, Monsieur le Président !

Le président : Vous êtes gentils. Maintenant, j'en arrive à la grande raison de notre rencontre de ce soir. Pour la première fois de notre histoire, nous avons placé à la tête du groupe une femme. Et quelle femme ! Qui allie dans un ensemble rare, dans un ensemble d'une grande harmonie, la beauté et l'intelligence, la grâce et le dynamisme, la féminité et la fermeté... Madame Edith Romana, je vous en prie, avancez et à vous la parole.

Edith avance sous les applaudissements. Un peu plus loin dans la salle, un

homme parle à son voisin

L'homme : Elle a bien mérité les applaudissements. Vous avez remarqué, j'en suis sûr, la sauvagerie avec laquelle elle a fait débarquer son prédécesseur et l'acharnement qu'elle a mis à le jeter à terre et à le déchiqueter.

L'autre homme : C'est le jeu, mon cher ami, vous le savez bien.

Le premier homme : Oui mais, tout comme moi, vous savez qu'elle est d'une ambition tellement démesurée et agressive qu'elle en est quasiment pathologique...

L'autre homme : Tant mieux pour nous. C'est la garantie qu'elle va se défoncer pour nous faire gagner le plus d'argent possible. Et c'est tout ce que nous lui demandons.

Le premier homme : C'est vrai. Il n'empêche que je ne suis pas près d'oublier cette mise à mort, cette réunion du Conseil où elle a carrément sonné l'hallali. Je ne suis pourtant pas un sentimental, mais tout de même...

UNE SALLE DE REUNION

Une grande table autour de laquelle sont rassemblées une douzaine de personnes, dont Edith

Jean Loiseau (au haut bout de la table) : Je crois vous avoir expliqué avec suffisamment de précisions les raisons pour lesquelles les derniers résultats dans les plus importantes de nos sociétés, pour intéressants qu'ils soient, et ils sont intéressants, n'ont pas été à la mesure de nos espérances.

Un homme : Vous n'avez rien expliqué du tout !

Jean : Vous plaisantez, je pense.

L'homme : Pas le moins du monde. Et je vous le prouve. Une question précise : Pourquoi, par exemple, n'avez-vous pas été foutu d'emporter le contrat pour la construction de ce phénoménal barrage en Afrique ? Une affaire juteuse, pourtant, non ?

Jean : Une affaire tellement juteuse, comme vous dites mon cher ami, que la concurrence était redoutable et que le plus virulent de nos compétiteurs s'est livré à un véritable dumping, en annonçant des prix impossibles à tenir...

Edith : arrêtez ! Vous vous moquez de nous, à un point que c'en est indécent ! Vous ne voulez pas reconnaître la grave erreur que vous avez commise dans cette affaire...

Jean : Ah oui ? Et laquelle, je vous prie ?

Edith : Vous n'avez tout simplement pas su faire ce que tout le monde fait, en pareilles circonstances, et dont notre concurrent a été capable, lui : proposer un prix inférieur à tout ce qu'on peut imaginer et ensuite, au cours des travaux, invoquer des aléas de chantier qui nous obligeraient à revoir les prix...

Jean : Et si les clients refusaient ?

Edith : Il suffit, pour les en empêcher, de faire ce genre de proposition à un moment où la cessation, voire le simple report des travaux, pourraient avoir des conséquences graves. Du coup, les clients ne pourraient s'y opposer. Aussi, lorsque vous évoquez l'hypothèse de leur refus, de deux choses l'une : ou bien vous saviez parfaitement qu'on peut créer une situation de contrainte pour eux et, du coup, vous vous moquez de nous ; ou bien vous ne le saviez pas, et c'est encore pire.

Jean : Ce que vous dites, Madame, semble plein de bon sens. Mais dans une pareille affaire, le bon sens n'a rien à faire, pour la simple raison qu'une clause nous serait opposable, qui nous obligerait à payer un dédit...

Edith : Un dédit ? Mais de quoi nous parlez-vous ? Vous savez fort bien que pour le réclamer, il faudrait aller devant un tribunal, qui mettrait des lustres à se prononcer. Avec, en outre, des chances limitées d'aboutir, nos avocats figurant, comme chacun le sait, parmi les meilleurs du monde. Et pendant tout ce temps, les travaux seraient stoppés, ce qui pourrait conduire à des dégâts terribles...

Jean : Hypothèse hasardeuse !

Edith : Je ne vous permets pas de me parler sur ce ton...

Jean : Mais Madame...

Edith : Ne m'interrompez pas, je vous prie, car je n'en ai pas terminé avec votre gestion. Une question : N'avez-vous pas, ces deux dernières années, entretenu des relations intimes avec une jeune Polonaise ?

Jean : Il s'agit de ma vie privée. Qu'est-ce que ça vient faire ici ?

Edith : Presque rien, sauf que la personne en question est actuellement sous le coup de poursuites pour espionnage économique...

Brouhaha dans la salle.

Un homme : Monsieur le Président, il faut vous expliquer là-dessus.

Jean : Je n'ai rien à expliquer.

Le même homme : C'est fâcheux. Vous vous imaginez, dans ces conditions, ce que nous pouvons légitimement penser, même si, en ce qui me concerne, je n'en suis pas arrivé là...

Jean : C'est un véritable coup monté. (S'adressant à Edith) : Comment pouvez-vous être au courant des détails de ma vie privée ? Vous me faites surveiller ? J'exige des explications !

Edith : C'est plutôt à vous de nous en fournir. Et sur bien d'autres dossiers encore. Car si cette affaire de barrage était la seule dans laquelle vous avez échoué, on pourrait à la rigueur (je dis bien : à la rigueur !) faire l'impasse dessus. Mais il se trouve qu'il y en a d'autres, beaucoup d'autres : des contrats manqués, des procès perdus, des grèves interminables, qui se sont toutes soldées par de véritables capitulations devant les meneurs.

Jean : Il est de fait que certains PDG de nos entreprises ne sont pas à la hauteur...

Edith : Certains ! ça veut dire combien ?

Jean : Je ne sais pas.

Un homme : Vous ne savez pas ? C'est incroyable ! C'est pourtant à vous de choisir les PDG, de les contrôler, de les remplacer quand ils font mal leur

travail. Un cadre de ce niveau doit être traité comme il le mérite : ou il fait grimper les profits et alors il faut le bichonner ; ou il n'en est pas capable, et dans ce cas, c'est la porte, avec les plus faibles indemnités possibles. C'est là la seule politique possible, et il semble bien que vous n'ayez pas l'étoffe pour l'appliquer. Vous avez fait preuve de légèreté, Monsieur. Une légèreté qui nous coûte cher, puisque c'est elle qui nous a conduits à un recul de nos résultats.

Edith : La légèreté de monsieur, et aussi son manque de courage.

Brouhaha dans la salle.

Edith : Je dis bien : manque de courage. Un exemple, parmi de nombreux autres : lorsque nous avons décidé de délocaliser une de nos usines en Roumanie, avec charges salariales incomparablement plus basses, notre président a capitulé devant les pressions des syndicats.

Jean : Il était impossible de faire autrement, sinon c'était l'émeute, avec des individus prêts à faire sauter l'usine. Le préfet a été obligé de s'en mêler et, à la demande du gouvernement, j'ai dû surseoir...

Edith : Vous avez fait pire, puisque vous avez promis que la délocalisation n'aurait pas lieu...

Jean : Oui, mais nous savons tous, chère amie, ce que vaut ce genre de promesse, arrachée sous la contrainte... C'est un peu comme les aveux sous la torture.

Un homme : Vous avez le sens des comparaisons douteuses, Monsieur le Président. Vous n'étiez pas sous la torture et nous étions dans notre droit. En cédant comme vous l'avez fait, vous avez permis à une poignée d'individus de bafouer la loi et de remettre en cause certaines de nos libertés fondamentales, notamment celles concernant la circulation des capitaux et l'utilisation de notre argent...

Un autre homme : Tout à fait exact. Dans cette affaire, c'est notre liberté qui en a pris un coup. La liberté d'honnêtes citoyens, même si certains gueulards qui manifestaient dans la rue osaient prétendre que cette liberté était celle du renard dans le poulailleur. Est-ce à cela que vous avez cédé, Monsieur le Président ?

Jean : Pas du tout. Comme je viens de vous le dire, il s'agissait d'une

décision de pure tactique.

Le même homme : Qui nous a fait perdre combien jusqu'à maintenant ?

Jean : Je ne sais pas.

Edith : Décidément, vous ne savez pas grand-chose. Surtout quand vous êtes pris en flagrant délit d'incapacité ou de manque de courage...

Jean : Madame, je ne vous permets pas...

Edith : Vous n'avez rien à me permettre ou à m'interdire.

Un homme : Exact. Monsieur le Président, il nous faut bien regarder la réalité en face. Vous n'êtes pas l'homme capable de susciter chez nos investisseurs l'espérance d'une rémunération convenable de leurs capitaux. Vous n'êtes donc pas à votre place ici et je suis convaincu que le Conseil va en tirer les conclusions qui s'imposent.

Michel REDJAH

Michel REDJAH, Ex journaliste économique, a mené, entre autres, des campagnes contre la délocalisation des entreprises et en faveur d'un financement de la Sécurité sociale non à partir des salaires, mais du bénéfice brut, ce qui aurait le double avantage d'être favorable à l'emploi et de correspondre à une plus grande justice. Michel Redjah a aussi étudié de très près les mécanismes du pouvoir dans les grands groupes industriels et financiers.

La Sultane

D'une ambition redoutable, Edith réussit à prendre la place du numéro un d'un puissant groupe multinational. Elle doit continuellement arbitrer entre deux importants investisseurs, dont le premier n'est préoccupé que par la rentabilité financière, alors que le second, lié à des trafiquants d'armes et de drogue, a placé des capitaux là pour laver de l'argent sale et multiplier les implantations dans le monde afin d'entreposer clandestinement sa marchandise. Dans ses relations amoureuses, Edith ne parvient pas à établir des rapports durables, jusqu'à ce qu'elle rencontre un joueur de poker qui envoie sur le tapis des sommes considérables, sans même regarder ses cartes. Après une série de coups bas, les groupes d'investisseurs paviennement à s'entendre et la jeune femme, qui pense pouvoir leur imposer sa loi, perd son pari. (Sélection du Prix Alexandrie 2007)